

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

EDGAR QUINET, SA VIE ET SON OEUVRE, 2 éditions in-8° et in-18.

MANIN ET L'ITALIE, brochure in-8°.

JEAN DE HUNYAD, in-8°.

HISTOIRE POLITIQUE DE LA RÉVOLUTION DE HONGRIE, deux volumes
in-8°, par Daniel Irányi et Charles Louis Chassin.

il m'a gratifié moi-même, m'a beaucoup aidé à comprendre et à apprécier le héros de génie, dont il fut le camarade et le coreligionnaire. Enfin l'éminent publiciste hongrois, allemand, français, M. J. E. Horn mérite mes plus vifs remerciements pour l'inépuisable complaisance avec laquelle il a mis à ma disposition sa riche bibliothèque, ses souvenirs et sa science, plus riches encore.

La vie d'Alexandre Petœfi, quoique si courte, — vingt-six ans à peine! — peut être divisée en deux périodes distinctes. Durant la première, de 1823 à 1847, écolier, soldat, étudiant, acteur, scribe et traducteur, le poète mène l'existence la plus misérable, la plus vagabonde, et à force de souffrir du corps et du cœur, il trouve la gloire. Durant la seconde, de 1847 à 1849, heureux matériellement et moralement, on le voit, quittant le doux nid d'amour qu'il s'est construit, renonçant aux joies égoïstes de la renommée acquise, se précipiter dans la révolution, et, chantant à la fois l'indépendance de sa patrie et la république universelle, brandir le sabre, courir bravement vers la mort.

Je n'ai point isolé cette vie héroïque de l'œuvre de Petœfi. Les poèmes préparant ou prouvant les actes, je les ai mêlés les uns aux autres. De la sorte, c'est le plus souvent Petœfi qui se raconte lui-même, et je ne suis que son commentateur fidèle et son enthousiaste témoin.

Par les idées dont il se fit l'apôtre, comme par la mort dont, assure-t-on, il mourut, Petœfi mérite, non seulement d'être présenté au public comme un poète de génie et l'un des révélateurs de sa patrie méconnue, mais aussi d'être offert en exemple à la jeunesse universelle. Sans doute, ni la jeunesse d'Italie, qui combat sous les ordres de Garibaldi, ni celle de Hongrie, qui se montre aujourd'hui même aussi courageuse qu'en 1848, n'ont besoin qu'on les excite à l'action. Mais si l'on a vu, en d'autres pays, des générations nouvelles naître et grandir sans paraître s'inquiéter de ce que sont devenues la vérité, la liberté, la justice, n'est-il pas nécessaire de leur rappeler sans cesse et quand même qu'elles auraient dû, pour des idées, vivre et, s'il l'eût fallu, mourir?

LA VIE ERRANTE.

I

Le voyageur qui entre en Hongrie par la frontière germanique éprouve, dès qu'il a dépassé Bude-Pesth, une étrange surprise. Est-il encore en Europe? N'est-il pas déjà en Asie? Il ne sait (1)...

A l'endroit où s'abaissent les derniers mamelons des Karpathes, montagnes boisées qu'habitent l'ours, le sanglier, le cerf et le chamois, commence une plaine immense qui décrit au loin, comme l'Océan calme, une ligne vague sur l'azur du ciel. Fécondée par un grand fleuve, le Danube, et par cent rivières, elle s'avance, d'un côté, jusqu'aux frontières des Principautés-Unies, et de l'autre, elle s'enfonce dans les terres transylvaines, qu'elle traverse jusqu'à Belgrade.

La Transylvanie est un pays tourmenté, pittoresque, placé pour ainsi dire à l'avant-garde de la Hongrie, autour duquel s'arrondissent deux branches des Karpathes, la première longeant la Moldavie et la Valachie, la seconde formant la limite de la Hongrie proprement dite; l'une et

(1) Lisez le beau livre d'A. de Gérando, *la Transylvanie et ses habitants*, ch. 1^{er}.

l'autre se touchant, se réunissant sur la rive danubienne. Toute la Transylvanie est montagneuse. Il en est de même de la région hongroise du nord. Là, spécialement dans le comitat de Szepes, les monts, très riches en minerais de toute sorte, prennent le nom particulier de Tatra. Immenses amas de roches, s'élevant à pic à des hauteurs de huit mille pieds, ils contiennent des sites aussi accidentés, aussi romantiques que les sites les plus vantés de la Suisse; ruines de vieux châteaux, vallées blondes ou verdissantes, forêts toujours couronnées de feuillage, neiges éternelles, précipices béants, lacs bleus suspendus dans les airs; on rencontre là tous les spectacles grandioses, toute la colossale majesté des paysages alpestres. Une des branches de ce rameau descend, par échelons, vers la Tisza, et ses dernières collines, dont l'ensemble se nomme Hegyalja, nourrissent ces vignes fameuses qui produisent le vin du cœur, le Tokaj.

Mais ce n'est point dans ces montagnes qu'est la véritable Hongrie. Ce n'est point non plus dans les sombres forêts qui bordent sa petite mer intérieure, le joyeux lac Balaton. Les régions hautes, les régions boisées sont plutôt slaves, roumaines, allemandes. La vraie patrie des Magyars, c'est la plaine, le steppe asiatique, la *Puszta*.

De Pesth à la Transylvanie et de Munkàcz à Belgrade, la *Puszta* décrit une circonférence de plus de trois cents lieues. Aux portes de la capitale, le long du Danube, elle prend le nom de *Champ du Ràkos*, — nom cher au patriote hongrois! — C'est sur ce sol sacré qu'aux temps glorieux où la patrie était libre, quand la présence personnelle aux diètes était pour tout homme noble un droit et un devoir, c'est là que les chevaliers chrétiens se réunissaient à cheval,

RÉVERIE.

Bon Petœfi, tu ne peux craindre
 Que tes deux épaules un jour
 S'affaissent sous le lourd fardeau
 Des bénédictions du sort.

Pour toute libéralité
 Le sort t'a donné cette lyre
 Et les sons joyeux ou plaintifs
 Que ton âme sait en tirer.

Suppose la voix d'une fée
 T'adressant ces douces paroles :
 " Eh bien ! mon fils, que te faut-il ?
 " Je suis prête à te tout donner.

" Je vais te vêtir de mon charme,
 " Te passer le don merveilleux ;
 " Ce que tes chants demanderont
 " Soudain se réalisera.

" Te faut-il de la renommée ?
 " Que tes vers en lauriers se changent !
 " Que la couronne de Pétrarque
 " Projette l'ombre sur ton front !

" Déjà Pétrarque et Petœfi
 " Sont, ce me semble, un peu parents ;
 " Ils pourront donc sans trop de peine
 " Partager entre eux la couronne !

" Dis-moi, te faut-il des richesses ?
 " Que tes vers soient autant de perles,
 " Sur tes habits qu'elles ruissellent,
 " Et jusque sur tes éperons ! "

nourrice? Ses petits poèmes, ils les semait sur sa route, fleurs que les larmes arrosaient, que le soleil et l'enthousiasme faisaient épanouir, que le vent capricieux emportait et jetait tantôt entre les mains d'une belle dame, tantôt sur les lèvres d'un paysan, tantôt au néant!..... Qu'importait au poète! Il chantait pour chanter, oubliant souvent d'écrire ce qui lui était venu à l'esprit, et souvent abandonnant au hasard ce qu'il avait écrit (1); semblable au rossignol, qui livre à l'écho sa divine musique sans lui demander ce qu'il en fera et s'enivre lui-même de sa propre harmonie.

VI

Hélas! Petőfi était poète et rien que poète! Et il persistait à se croire une vocation dominante pour l'art dramatique!

Ne trouvant point d'emplois dans les troupes qui passaient par Kecskemet, il se mit à courir à travers la *puszta*, ici et là jouant quelque bout de rôle, ici et là remercié par son directeur et abandonné au hasard.

En Hongrie, surtout dans les steppes qu'habitent les Magyars, l'hospitalité s'exerce encore à la manière antique. On y trouve toujours une porte ouverte, un hôte empressé, une hôtesse souriante, — à moins qu'on ne soit employé ou partisan de l'empereur d'Autriche. — Quand on est jeune, comme était alors Petőfi, quand on aime la patrie hongroise, comme lui, Hongrois, il l'aimait, quand on sait en

(1) D'après une lettre de M. Teleki Sandor,

Au cavalier libre, qui n'aime et ne comprend que la *puszta*, s'écriant dès qu'il aperçoit les montagnes : — « Dieu me préserve d'aller là j'étoufferais (1)! » — Le poète de la plaine devait une chanson. Il la lui fit. Sans doute le *csikos* le chante encore.

Moi, je suis né sur la steppe, et j'y reste!
 Je n'ai ni toit, ni cheminée à moi ;
 Mais je possède un chien, un bon cheval :
 Je suis *csikos* sur la *puszta* magyare!

J'aime à sauter sur le dos du cheval
 Dès qu'il me faut entamer quelque course,
 Et je me mets sans selle sur son dos :
 Je suis *csikos* sur la *puszta* magyare!

Mon *galya* de bure et ma chemise
 Furent cousus par ma *rose*, — et gratis!
 En ce jour ou demain *la rose* épouse
 Le beau *csikos* sur la *puszta* magyare!

Le *csikos* serait un parfait gentilhomme s'il n'avait un défaut, défaut grave dans les temps où les progrès de la civilisation multiplient les gendarmes. Il se fait sur la propriété des idées par trop simples, croyant sincèrement que tout ce qui vient et naît sur terre n'a pas de maître. Il chasse et braconne à son aise partout ; trouve-t-il un bœuf égaré, il est capable de l'emmener et de ne point rechercher de quelle étable il s'est échappé ; dans le haras d'un rival, aperçoit-il quelque étalon plus beau que le sien, ou, sur le marché, une jument de très bonne race, vite il saute dessus et plus vite encore, il s'élançe, sans regarder derrière

(1) Mot rapporté par De Gérando, *La Transylvanie*, t. 1, 1^{er} ch.

Il est à remarquer que si Petœfi a traduit en vers hongrois plusieurs chansons de Béranger, ce n'est aucune de celles où est célébré l'homme à la redingote grise; il leur a préféré *le Voyage imaginaire, ma Vocation, le Bon vieillard*. Quand il emprunte pour sa nation un sujet de poème à l'histoire de France, ce n'est point dans l'Empire qu'il le va chercher; il s'arrête à 1792 et semble mettre Beaurepaire, le suicidé de Verdun, bien au dessus de Napoléon, le vainqueur d'Austerlitz, le vaincu de Waterloo.

CHANT PATRIOTIQUE (1).

Je suis à toi, Patrie; à toi
 Ce cœur, cette âme!
 Que pourrais-je donc aimer si
 Je ne l'aimais?

Mon cœur est un temple; l'autel
 C'est ton image;
 Reste l'autel et, s'il le faut,
 Croule le temple;

Et que la dernière prière
 Du cœur brisé
 Soit : que Dieu daigne bénir
 Notre patrie!

Mais à personne je ne dis
 Tout haut, que rien
 Ne m'est plus cher que toi, Patrie,
 Dans ce grand monde!

(1) Debreczen, 1849.

bable. Quelques instants après, en riant aux éclats, il lance à son ami ce point d'interrogation :

— Cent cinquante francs..... où diable! les découvriras-tu!.....

Petœfi étend majestueusement sa main droite sur un tas de papiers de toutes couleurs et de toutes dimensions :

— Voilà, dit-il, voilà mes poèmes!... Ils valent de l'or!...

Pakh voulait bien le croire. Cependant il avait des doutes.

— Et puis, ajoute Petœfi, dussé-je mendier de porte en porte; au jour dit tu auras la somme!...

Immédiatement après, Petœfi fait un paquet de ses poésies, prend un bâton, et avec dix sous dans sa poche, s'achemine vers Pesth.

Durant quarante-deux jours, on n'eut point de ses nouvelles à Debreczen. Mais, le quarante-troisième, la poste apporta à Pakh une lettre des plus comiques contenant les cent cinquante francs.

— Est-ce que vraiment, se disait Pakh stupéfait, est-ce que vraiment il aurait fait de l'or avec ses poésies (1)?

X

En arrivant à Pesth, Petœfi put constater par lui-même l'effet qu'avait produit la publication de ses premiers vers. On les avait remarqués, mais on ne les estimait pas encore

(1) D'après Jokai.

Tout ce que dans ma triste vie
 Pour toi, mon enfant, j'ai pu faire,
 Hélas ! C'est d'étendre ton corps,
 Pour jamais, au fond d'un cercueil !

De la maison mortuaire le cadavre est emporté vers l'Église. Là, le malheureux amant ne sait pas ce qui se dit, ce qui se chante autour de lui. Le service funèbre lui rappelle la joyeuse cérémonie des noces ; et l'illusion l'arracherait un moment à la réalité, si la cloche, qui tinte, ne lui répétait sans cesse que son espoir est anéanti.

O Dieu ! Que cette cloche est triste !
 Et c'est pour Elle qu'elle sonne,
 Pour toi, tendre rose fanée
 A peine après quinze printemps !

Déjà ta bière est à l'église,
 Elle est devant ce même autel
 Où jadis, moi, ton fiancé,
 Avec toi j'espérais venir !

Ange gardien de mon aimée,
 Saint habitant du Paradis,
 Daigne supprimer ma mémoire ;
 Tâche au moins de me consoler !

Mais toi-même, n'es-tu pas mort ?
 La douleur t'a tué sans doute
 Puisque tu la laissas faner,
 Elle, la plus belle des roses.

Tout est fini. Le prêtre a achevé sa prière. Les fossoyeurs ont commencé, continuent leur œuvre. La foule se disperse. Seul, il reste sur le bord de la fosse celui qui aimait d'amour la blonde Eteika.

Mon cœur fut frappé d'un seul coup
 Plus fort que par mille tonnerres ;
 Anéanti, sur le couvercle
 De ton cercueil il s'affaissa.

Du ciel où tu vis, ô saint ange,
 Oh ! dis ! descendras-tu vers moi ?
 Mes bras restent toujours ouverts,
 Prêts à t'embrasser si tu viens !

Ah ! que je sente au moins le souffle
 De ton âme venant vers moi !...
 Là haut au ciel et dans la tombe
 En bas, partout je te suivrai !

Souvent aussi, durant plusieurs mois, il va au cimetière semer des fleurs et des larmes sur la tombe d'Etelka, et chaque fois à la couronne d'immortelles il mêle une couronne de vers.

Oui, je suis là, — mon bonheur qui me tue,
 Moi le gardien fidèle de ta tombe !
 J'y suis venu te demander quel rêve
 Tu fis sous terre en la première nuit ?

Car moi, j'ai fait un rêve épouvantable :
 Par le soleil la terre poursuivie
 De désespoir roulait dans les abîmes
 Jusqu'au fond, sautait jusqu'aux étoiles ;

Et le soleil, infatigable, errait
 Par l'infini tout entier la poussant,
 Si bien qu'enfin commençait à crouler
 Notre univers désordonné, brisé.

recueil de vers, la critique l'avait, sans doute, salué du nom de poète, mais elle n'avait pas manqué de répéter sur tous les tons que l'or de son génie était loin d'être pur d'alliage. Avec justice jusqu'à un certain point, elle avait accusé le débutant de ne pas avoir assez étudié, de ne s'être point rendu maître de sa forme et de se laisser aller à des exagérations qui n'étaient plus de l'originalité mais du dévergondage. Petœfi s'emporta et prouva aux Frérons de son pays que s'il savait rire et pleurer, il n'ignorait point non plus l'art de mordre. Mais peu à peu il se rendit compte à lui-même de ce qu'il méritait des coups de plume que sa trop rapide renommée lui attirait. Il se mit bravement à réparer les vides que son vagabondage militaire et comique avait laissés dans son instruction littéraire. Il acheva d'apprendre le latin, le français, l'allemand, l'anglais, commença même à s'initier à l'italien et à l'espagnol, eut à relire les classiques tant anciens que modernes, surtout Tacite et Lucain, Béranger et Victor Hugo, Shakspeare, Byron et Thomas Moore, James et Shelley, Gœthe, Schiller, Lenau et Henri Heine (1). Ainsi, sans rien perdre de la fougue de son imagination, il arriva à se composer un style qui finit par être admis par les critiques les plus moroses. Son recueil des *Feuilles de Cyprés* fut beaucoup moins mal traité, relativement à la forme, que ses *premiers vers*. S'il n'était point encore versificateur aussi distingué que tel ou tel de ses rivaux, s'il était loin d'approcher de Vœrces-marty, si élégant dans l'expression, si savant dans la phrase, si harmonieux dans le rythme, au moins, mieux que personne, rendait-il sa pensée avec clarté, avec force,

(1) Notes de M^{me} de G^{***}.

- Horreur !... La rouille autour de moi s'attache,
- Rougeur de ma honte et de ma colère...
- Agite-moi, jeune homme ; le tyran
- Par ce bruit là sera déjà maudit ! •

Petœfi s'éloigna vite de ces montagnes qui ne soulevaient en lui que de tristes pensées. De la région des neiges il descendit vers les douces collines où croît la vigne, et il ne passa pas par Tokaj sans chanter, verre en main, le vin consolateur.

Ma foi ! que faire ?... Je voudrais
Boire tout le vin du pays !
Mais à mesure que je bois
La soif revient me tourmenter.

Pour moi que Dieu fasse un miracle !
Qu'il transmue en vin la Tisza,
Et que moi, je sois le Danube !
La Tisza coulera dans moi !!!

Plus loin, toujours dans le pays des vignes, à Borjad, Petœfi fut l'objet d'une nouvelle démonstration populaire. Mais cette fois ce ne furent point de graves citoyens qui vinrent décerner la palme à l'ardent patriote ; ce furent des jeunes filles qui offrirent la couronne de lauriers au joyeux poète du vin, au poète mélancolique de l'amour.

Le triomphateur leur adressa en remerciement ces jolis vers :

LE POÈTE ET LA VIGNE.

Je n'ai nul désir, nulle envie
De la couronne de lauriers.

Le nuage compatissant
 Avait écouté son histoire :
 Ému de la douleur du chêne,
 Aussitôt il lance la foudre,
 Qui renverse le chêne
 Et le réduit en cendres.

Dans ce petit poème, où l'humble pastorale tend à s'élever jusqu'à la hauteur de l'épopée, faut-il voir simplement ce qui s'y trouve : un chêne et la *Pusztá* ? Malgré cela, ne se demande-t-on pas quel est ce chêne orphelin ? Et ne se dit-on pas : c'est un peuple ?... Hélas ! les « vils vers » l'ont dévoré et la foudre a éclaté sur sa cime, l'a renversé, sans vie, sur la *Pusztá*... Mais du vieux chêne un gland s'est échappé, un gland vivace, et le voilà qui refléurit, non plus seul, mais avec des frères qui l'aideront à soutenir le poids des tempêtes futures...

Dans une autre poésie, les *Ruines de l'Auberge*, le même sentiment de tristesse politique se mêle à l'admiration de la libre nature des steppes. Nulle part Petœfi n'a exprimé mieux ni d'une manière plus universelle le vrai caractère du génie hongrois et de son propre génie. Nulle part il ne s'est montré plus lassé du présent, plus affamé d'avenir, plus contemplatif, si l'on peut dire, et plus réaliste, plus simple dans la peinture et plus profond de l'interprétation.

LES RUINES DE L'AUBERGE.

C'est toi que j'aime, ô *Pusztá* sans limites,
 Délicieux paradis de mon âme !
 La Haute-Terre, arrondie en montagnes,
 Est un gros livre aux feuillets trop nombreux.

La main sur le trou, le ministre
 Attend... Le robinet perdu
 Ne veut pas venir, ne vient pas.
 Le ministre à la fin murmure :
 « — Où donc peut être et que peut faire
 « Le bon Michel Csokonai? »

Rien ne vient ! il lâche le trou,
 Laisant le vin couler à l'aise.
 Puis il remonte à son logis
 Cherche, mais ne trouve personne.
 A la nuit, bien tard, arriva
 Le bon Michel Csokonai.

Voilà le secret de l'affaire :
 Le poète cherchait partout,
 Dans tous les coins le robinet.
 Ne pouvant pas le découvrir,
 Au voisin complaisant s'adresse
 Le bon Michel Csokonai.

Le voisin mariait sa fille :
 Il invite Michel à boire,
 Et près des plats, et près des verres,
 Oubliant robinet, ministre,
 S'assoit, écoute la musique
 Le bon Michel Csokonai (1).

En écoutant cette chanson ou quelque autre, le vieux boucher s'enivrait, puis s'endormait, l'âme égayée. Alors le fils se tournait vers sa mère qui, elle au moins, ne l'estimait

(1) Michel Csokonai, qui vécut au commencement de ce siècle est le prédécesseur de Petœfi comme poète populaire. Par malheur, il buvait trop. Il noya dans le vin son génie et sa vie.

il demeurerait aussi dans la maison blanche, il s'y arrangerait une chambre « toute pleine de livres, » et « ne ferait jamais de vers pour le vil argent!..... » Enfin, s'il rencontrait une jeune fille..... (1)

Le souvenir d'Etelka arrêtaît là le rêve. La brave mère pleurait avec le fils et peu à peu lui rendait l'espérance de réaliser tout ce que le poète inventait.

Un jour, réchauffé par le soleil, consolé enfin par les souvenirs du pays natal, Petœfi oublia le drame de son passé et retrouva le sens des idylles de sa première jeunesse.

LA VOITURE A QUATRE BŒUFS.

Ceci n'arriva point à Pesth,
 On n'y voit pas de ces merveilles.
 Donc la noble société
 S'installa dans une voiture ;
 La voiture était attelée
 D'une double paire de bœufs ;
 Les quatre bœufs sur la grand'route
 Trainaient lentement la voiture.

La nuit était claire, et la lune
 Entre les fentes des nuages
 Marchait comme la veuve pâle,
 Cherchant la tombe de l'époux.
 Le vent, très doux, au champ voisin
 Volait la senteur de ses herbes...
 Les quatre bœufs sur la grand'route
 Trainaient lentement la voiture.

(1) *A vos parents.*

Par le licou traîne un gaillard robuste ;
 O le pauvre homme ! Admirez comme il sue !
 Certes il est vrai que la bête n'a plus
 Ses jeunes dents et puis, quelle existence !
 — Des jours de deuil traversés en jeûnant ! —
 Sous un pareil régime on ne peut guère
 Assurément se refaire des forces !
 Et ce n'est pas seulement le bon père
 Qui de son poids charge le vieux cheval :

Sur ses deux flancs deux besaces retombent
 Et de chacune on peut voir des marmots
 Faire sortir leurs têtes hérissées
 En pleurnichant d'une horrible façon ; —
 Ils ne sont pas vraiment fort à leur aise ;
 Marcher à pied serait encor plus dur. —
 Donc, comme l'orgue, ils criaillent en chœur,
 Et Dieu sait quand finirait la musique,
 Si grand'papa de ruades fréquentes
 N'aplatissait quelque peu les marmots.

Femmes, époux, filles viennent ensuite
 L'un près de l'autre et l'un derrière l'autre.
 Celui-ci chique et celui-là rejette
 De la fumée en nuage qui pique
 Les yeux et prend à la gorge ; on dirait
 Que leur tabac a cuit avec du poivre.

Au dernier rang, au bout d'une ficelle
 Gambade un beau petit cochon volé :
 On n'en peut venir à bout ; peut-être
 Devine-t-il que ses jours vont finir :
 Voilà pourquoi si mal il se conduit,
 Mais bravement la mère de famille,

disait à l'époque romantique, — le même dédain qu'un Turc pour un Giaour (1). Il s'habillait mal ou bien, selon ses goûts, parce qu'ainsi lui plaisait-il. Il avait les cravattes en haine, et sa chemise, à peine boutonnée par le haut, se rabattait sur son habit. Pourquoi? N'étant le chien de personne, il n'avait que faire d'un collier, et comme son cou était blanc, il ne trouvait pas mauvais de le laisser voir.

Sa taille était moyenne, mais d'une rare souplesse et très bien proportionnée. Son aspect général, sans être extraordinaire, était remarquable. Sur son front haut, large et pur se relevaient d'opulents cheveux noirs. Il n'avait pour barbe qu'un léger duvet, mais sa bouche, franchement ouverte, était pourtant surmontée des moustaches nationales. Rien qu'à son attitude fière, on sentait un citoyen; la profondeur de son œil, ouvert sur une face pâle, le faisait prendre souvent pour un rêveur, noyé dans sa contemplation; mais souvent aussi, sous son sourcil crispé, son regard jetait des flammes, et alors on entrevoyait l'homme de génie, on devinait l'homme d'action.

De sa personne physique et de son extérieur très peu vaniteux, quoi que l'on ait pu dire, car jamais, comme tant d'autres littérateurs parvenus, il ne s'abaissa jusqu'à couvrir son visage plébéien du masque dédaigneux de l'aristocratie, ni jusqu'à emprunter aux classes parmi lesquelles son talent lui avait donné place ce que l'on nomme le bon ton et les belles manières, Alexandre Petoëfi était, — extrêmement peut-être, — orgueilleux de sa vie indépendante, duc à ses seules œuvres, de son génie, de sa popula-

(1) Notice de Jokai.

Cette nuit j'ai rêvé de guerre,
 De guerre comme aux anciens temps :
 Pour y convier les fidèles,
 On promenait le sabre rouge.

En le voyant, tous les cœurs d'hommes,
 Les cœurs pleins de sang palpitaient.
 On se battait pour être libre,
 Et non pour toucher un peu d'or.

Or, ce jour-là, ma bien aimée,
 C'était le beau jour de nos noces...
 Dès que je vis le sabre rouge,
 J'oubliai la première nuit...

Courir à la mort ce jour-là
 C'est regrettable, ma chérie...
 Que se réalise mon rêve,
 J'agirai comme j'ai rêvé.

XXII

Vers la fin de 1846, Petœfi renonça brusquement à écrire dans les recueils auxquels il collaborait, le *Pesti Divallap* et les *Elet Kepek*. Il groupa autour de lui un certain nombre de jeunes écrivains et entreprit de fonder un journal. Tout fut préparé, tout, excepté le nerf de la publicité, l'argent. Quand on songea à traiter la question financière, l'association morale était déjà en dissolution et l'organe de la jeune littérature hongroise, bruyamment annoncé, n'eut jamais de premier numéro (1).

(1) *Dictionnaire encyclopédique.*

Ordres du royaume, le parti libéral, plus attaché que lui à l'indépendance administrative du pays hongrois, était loin de songer à isoler complètement la Hongrie de l'Autriche. Quoique très hostile au cabinet du prince de Metternich et au chancelier Apponyi, son agent, il était sincèrement attaché à la dynastie de Habsbourg-Lorraine et aspirait, non point à renverser le *roi aimé*, mais à le convertir aux idées modernes. Entre les deux personnalités extrêmes du parti libéral, entre le comte Étienne Szechenyi et Louis Kossuth, il n'y avait, en ce qui concernait l'union *personnelle* de la Hongrie à l'Autriche, qu'une différence du plus au moins. Sous le rapport des réformes populaires, les libéraux étaient un peu plus divisés. Étienne Szechenyi espérait davantage de l'économie politique que de la politique pure, Louis Batthyany croyait fermement à l'initiative lente des classes inférieures par les classes supérieures, Kossuth comptait beaucoup sur la pression des masses pour décider l'aristocratie au sacrifice; mais aucun de ces illustres agitateurs ne voulait réaliser tout d'un coup l'abolition du servage et l'avènement du peuple comme patriotes, ils étaient constitutionnels purs; comme réformateurs, ils n'étaient point démocrates.

Il avait pourtant existé, dès le début de la renaissance anti-autrichienne, une démocratie hongroise, fille directe de la démocratie française. La mystérieuse conspiration des *Jacobins de Hongrie* ne fut pas autre chose que l'introduction sur les bords du Danube des idées universelles, proclamées par la révolution française. En effet, d'après leurs juges eux-mêmes, que voulaient ces hommes de désordre, — des moines comme Joseph Martinovitz, des publicistes, des poètes, des érudits, des avocats, des méde-

cins, presque tous nobles, tels que Hajnotzi, Latzkovits, Szent-Mariay, Sigray, Œz, Szolartsik, Erdelyi, Kazinczy? Ils voulaient : que les hommes, nés égaux et tenant les mêmes droits de la nature, entrassent sans exception dans la cité; que les emplois, honneurs et dignités ne fussent obtenus que par les plus dignes et les plus capables; que la raison étant un droit divin, la liberté d'exprimer sa pensée par la parole et de la propager par l'écrit, fût assurée à tous; que tous participassent également aux charges publiques et déterminassent l'emploi de l'impôt; que les biens ecclésiastiques fussent vendus au profit de l'État et enfin que la souveraine puissance émanât du peuple et rien que du peuple: C'est pourquoi la *Gazette de Vienne* déclara que ces *misérables* dont la police découvrit les trames secrètes, en 1794, « avaient été convaincus de l'horrible dessein de renverser les lois fondamentales de l'État, le trône et le pouvoir royal; d'attaquer la sûreté publique, la vie et la propriété des citoyens; d'abolir enfin les principes de la religion et de la société civile. » Livrés à la justice, ils furent punis, non pas à cause de leurs actes, — car aucun acte ne put être prouvé, — mais simplement pour avoir signé ou répandu des écrits qu'ils eurent le courage de ne pas renier, notamment un catéchisme démocratique, — *jacobin*, selon le langage d'alors, — et une traduction de la *Marseillaise*. La hache du bourreau, qui, le 28 mai 1795, frappa Mantinovitz et ses principaux adhérents, étouffa la première parole républicaine prononcée en Hongrie (1). Jusqu'en 1848, les Jacobins de 1794 n'eurent point de disciples avoués, personne ne réclama avec autant de netteté et d'énergie qu'eux la liberté

(1) Voir sur les Jacobins de Hongrie, le ch. II de *l'Esprit public en Hongrie*, par A. de Gérando.

L'orage est imminent sans doute,
Mais jusqu'alors il n'emporta
Que quelques cris sourds de mes lèvres
Que quelques feuilles des forêts.

Ah ! lorsque dans toute sa force
Impétueux, il soufflera,
Il agitera tous les cœurs
Et déracinera les arbres,

Que diriez-vous ? Que feriez-vous,
Si d'un pôle à l'autre, le monde
Jusqu'au centre était secoué
Par les tremblements de la terre ?

Si la foudre et les éléments,
Bêtes féroces, brisaient tout?...
Sous mes doigts rougis chanterait
Ma lyre dans le sang baignée ?

III

Le 17 septembre 1847 des lettres royales furent publiées, convoquant la Diète hongroise pour le 7 novembre suivant. Aussitôt commença l'agitation électorale dans le pays entier. Partout des comités se formèrent et le *cercle de l'opposition* de Pesth dispersa dans les communes les plus jeunes de ses orateurs.

Nous ne savons si ce fut sous les auspices du club libéral, où il paraissait souvent (1), ou bien pour son propre compte que Petœfi s'en alla à travers la Hongrie, soutenant les

(1) Notes de M. Iranyi.

candidats populaires et propageant par la parole et par l'écrit les idées qu'ils représentaient. Mais l'apostolat politique du poète ne commença pas au moment même où les opérations électorales furent ouvertes. Déjà, en 1846, dans la Hongrie méridionale et en Transylvanie, il courait, parlait et chantait pour le triomphe de la bonne cause. L'amour même ne refroidit pas son zèle. Amant, époux, il n'oublia pas un seul instant ce qu'il devait à la patrie et à la démocratie.

Nous avons vu comment il fit connaissance avec Alexandre Teleki dans une réunion de libéraux qui s'occupaient des prochaines élections et comment son ami et lui y furent seuls du même avis. Une autre fois, entraîné à un banquet des conservateurs, au lieu d'essayer de séduire ses hôtes par des flatteries, il lança sur eux la plus violente satire (1) :

.
 Ah ! que d'adulations basses !
 Toujours ils vont plus loin ; à qui
 Sera le plus adulateur !
 Ah ! vous n'êtes que de vils chiens ;
 Eh ! marchez donc à quatre pattes !

O Dieu ! Donne à ce peuple ilote
 Le plus terrible des tyrans,
 Et qu'il ait, selon ses mérites,
 La chaîne aux mains, le joug au cou,
 Des liens jusque sur le dos !

(1) D'après une lettre de M. Teleki Sandor.

Travaillons donc ! L'époque est grosse.
 Bientôt vont naitre de grands jours
 De danger de vie et de mort.
 La main dans la main, rien à craindre
 Des géants qui se lèveront ! (1)
 Cette sainte union des mains
 Tenons la ferme, ô mon bon peuple ?

A qui l'offrira le premier
 Reconnaissance, honneur et gloire !
 Mais à qui la refuserait
 Toutes les malédictions.
 Qu'un jour prochain, au lieu de fleurs,
 Planteraient nos fils sur nos tombes,
 Nos fils à jamais misérables !

Cependant le jour des élections est venu. Les électeurs, bien préparés, arrivent en foule aux chefs-lieux des comitats, à cheval, en voiture, décrivant sur les routes et dans les rues des villes de longues files qui précèdent les Csigany, faisant retentir l'air de leur enivrante musique. La veille du grand jour, les nobles des campagnes, précédés de leurs *kortes-vezér* (chefs électoraux), vont sous les fenêtres des candidats donner des sérénades, écouter de patriotiques discours. Toute la nuit, on boit, on chante, on danse, et pourtant, dès le matin, chacun est à son poste, les conservateurs d'un côté, les libéraux de l'autre, séparés de peur qu'ils ne discutent jusqu'à en venir aux mains. Les magistrats comptent les électeurs, vérifient leurs pouvoirs, recueillent leurs voix... Bientôt de formidables *Eljen!* (Vivat) suivis d'un nom, apprennent à la foule assemblée autour de

(1) Il est à remarquer que cette poésie est datée de Kolto, 1846.

— Voilà ce que disaient les uns aux autres de hardis jeunes gens, impatientes d'agir, et, ne consultant que leur courage, ils offraient aux députés de l'opposition avancée de les soutenir contre leurs adversaires par quelque démonstration énergique. Mais les illustres agitateurs refusaient de laisser les jeunes gens s'engager dans l'action, ne voulant fournir au gouvernement aucun prétexte d'user de violence contre un mouvement tout pacifique. Ces conseils d'une prudence excessive étaient naturellement mal accueillis et ceux auxquels ils étaient adressés, obligés de rester immobiles, accusaient hautement tout le monde de trahir la liberté et la patrie. Leur pensée fut exprimée par Petœfi lorsqu'il publia cette philippique, dirigée plutôt contre le parti libéral que contre ceux qui entravaient ses efforts :

LES HÉROS EN PAROLES.

Vos folles voix au nom de la Patrie
 Confusément bourdonnent. Ah! cessez!
 Car vous parlez toujours de la Patrie
 Et de vos cœurs pour elle rien ne sort.
 Que faites-vous avec vos langues fausses ?
 Quelque tapage! Et d'année en année
 La nation immobile s'endort!
 Ses vieux griefs n'ont-ils pas raison d'être?

Agissez donc, agissez! Que les jours
 En de vains mots ne se dissipent plus!
 Depuis longtemps le beau soleil de Dieu
 Et l'univers nous regardent en vain.

demande d'un ministère national, Daniel Irányi fut envoyé à Presbourg avec la mission d'avertir Kossuth que les jeunes patriotes étaient prêts à soutenir les députés radicaux par quelque manifestation imposante. Le grand agitateur réprouva toute tentative de violence mais accepta l'idée d'un pétitionnement populaire. Le texte de la pétition fut aussitôt rédigée par Joseph Irinyi et les membres du *Cercle de l'opposition* furent invités à se réunir en séance solennelle pour le discuter.

Le 14 mars au soir, la grande salle de l'hôtel du Club était pleine. Dans les pièces voisines, dans les escaliers, dans les cours, s'entassait une foule bruyante de jeunes gens, d'ouvriers, d'individus de toute condition, ne faisant point partie de l'association libérale.

La séance fut ouverte sous la présidence d'un statisticien très distingué, Alexis Fenyés. Joseph Irinyi lut et développa, article par article, la pétition qu'il avait rédigée. Aussitôt, après, la table carrée qui servait de tribune fut occupée par un jeune homme de vingt ans à peine et dont la physionomie caractéristique attira l'attention générale. Il était de taille moyenne mais vigoureusement constitué. Par dessus sa tunique à brandebourgs, l'attila national, il portait un manteau court dont l'un des pans était rabattu sur sa poitrine. Il tenait à la main un kalpag, orné d'une plume plume d'autruche. Sur ses fortes épaules se dressait fièrement une tête pâle, couronnée de cheveux châtains, et sous son front, haut et large, brillaient de grands yeux d'un bleu foncé. Attendant la fin des applaudissements, provoqués par Irinyi, il contempla d'un regard calme et ferme la foule rassemblée autour de lui. Le silence rétabli, il prononça d'une voix sonore et d'un ton impérieux, avec

les gestes d'un orateur accompli, un magnifique discours. Il appuya la pétition proposée, demanda en outre l'organisation d'un banquet, auquel seraient invités les députés les plus libéraux, et, comparant le passé, le présent et l'avenir de sa chère patrie, émit des idées que plusieurs membres du *Cercle de l'opposition*, trouvèrent exagérés, mais qui soulevèrent parmi les étudiants et les ouvriers un indescriptible enthousiasme. Quand il descendit de la tribune, les acclamations de ses amis révélèrent son nom. *Eljen Vasvâry!*
Eljen Vasvâry!

Après lui, Gabriel Klauzâl qui fut plus tard ministre de l'agriculture et du commerce, prit la parole. Dans un discours d'une modération excessive, il opposa mille et mille objections aux motions présentées par les précédents orateurs. Le banquet eût pu amener, selon cet Odilon Barrot hongrois, d'inutiles désordres. Quant à la pétition, il était nécessaire de la rédiger en prenant l'avis des libéraux des divers parties du pays, comme il avait été fait pour le programme électoral de 1847. Les personnes sérieuses firent tant de bruit qu'il fut impossible à Daniel Irányi de réfuter Klauzâl, et que, faute de pouvoir obtenir le silence, le président leva la séance.

Au moment où la foule se dispersait, quelqu'un du dehors annonça l'insurrection de Vienne, commencée par les étudiants de l'*aula* et déjà victorieuse.

— « O honte! s'écrie-t-on, les Viennois nous devan-
cent! »

Et chacun de courir par les rues, dans les cafés, pour vérifier la nouvelle et pour en avoir les détails.

Au café des *jurats*, Alexandre Petœfi, Vasvâry, et deux autres écrivains, Maurice Jokai et Bulyovski proposent,

Vienne l'ennemi soudoyé !
Nous l'attendons, qu'il se présente !
Plutôt la baïonnette au flanc
Que des entraves sur nos bras !

Par le nom de la Liberté,
Debout, braves enfants de Pesth !...
En proie au saint enthousiasme
Nous marchâmes à la victoire.

Qui donc eût pu nous résister,
Lorsque nous étions mille et mille,
Quand chaque front et quand chaque œil
Lançait des flammes foudroyantes ?

Ce fut un cri, tempête unique,
Que la voix de ces mille et mille !...
Sur les presses ils se jetèrent,
Et les chaînes ont éclaté !

Mais ce n'est pas assez ! En route !
A Bude ! Car au fond des cachots,
Un auteur souffre, ayant osé
Écrire pour le bien du peuple.

Et nous sommes allés à Bude,
Aussi rapides que des aigles.
Sur nos pas les flancs du vieux mont
Ont tressailli, s'écroulant presque.

Le prisonnier ! C'est en triomphe
Qu'ici nous l'avons rapporté !
Ah ! le vieux mont n'avait pas vu
Tel triomphe depuis Mathias.

L'œuvre est grande, pour beaucoup il ne reste qu'à laisser faire le soleil... Mais pour le poète, rien n'est fini, tout commence. Que d'autres, les bras croisés, restent immobiles, comme enivrés de la splendeur de ce que leurs yeux voient, Petœfi, que l'on croirait fou d'enthousiasme, raisonne encore... *La statue est debout!*... Venez, crie-t-il, à ceux qui l'admirent :

Venez ! venez ! lavons ses membres,
 Pour qu'enfin elle redevienne
 Ce qu'elle était : sans tache et vierge !
 Que chacun la lave, vous, femmes,
 De vos pleurs ; nous, hommes, de sang !
 Quand en son éclat d'autrefois
 Grâce à nous elle brillera,
 Alors, allons nous reposer !...
 Nous reposer ? non, pas encore,
 Un nouveau devoir nous réclame.
 Il faut que le géant d'airain
 Se relève à la même place
 Où jadis il resplendissait,
 Où, sublime de majesté,
 L'univers entier l'admirait.
 Debout, petits et grands ! debout,
 Tous les citoyens de mon peuple !
 Honte à qui sera paresseux !
 Honneur à qui travaillera !
 La honte ou l'honneur, choisissez !

Tandis que Petœfi surexcitait l'agitation générale en prêchant l'action au milieu du triomphe, son ami Paul Vasváry, dont les opinions très radicales étaient conformes

aux bonnes intentions de la population de Pesth, le grand orateur fit remarquer que, dans un pays de décentralisation, comme la Hongrie, Pesth ne représentait pas la nation entière, que cette grande ville n'était point Paris, ne le serait jamais, et que nulle fraction du tout national n'avait, ni n'aurait le droit de dicter des lois à la Diète.

Cette réponse un peu sèche ne produisit pas un aussi mauvais effet qu'on le pourrait croire. Elle ne mécontenta guère que ceux des membres du comité de sûreté publique qui, comme Vasváry, Petœfi, Perczel, et deux ou trois autres, se défiaient des députés nobles en général et s'impacientaient des lenteurs de la légalité. Quelques jours après, ces démocrates laissèrent éclater leur mauvaise humeur à l'occasion du premier projet de loi présenté par le ministre de l'intérieur désigné, Barthélemy Szenere. Il s'agissait de limiter la liberté de la presse et d'imposer à quiconque voudrait publier un journal quotidien l'obligation de verser un cautionnement de vingt mille florins. Petœfi (1) parla avec beaucoup de violence au sein du comité de sûreté publique contre le projet réactionnaire, et son ami Émeric Vachott en brûla solennellement la copie sur la place de l'Hôtel de Ville aux applaudissements de la foule. Vasváry (2), avec quelques-uns de ses collègues, se rendit à Presbourg, mais ne fut pas très bien accueilli par Kosuth lui-même. Cette démarche eut cependant pour effet que l'impopulaire cautionnement fut abaissé à 10,000 florins.

(1) Notes de M^{me} de G^{***}.

(2) Notes de M. Irányi.

précisément à partir de l'époque où le parti libéral hongrois commença à revendiquer, non plus les droits constitutionnels d'une aristocratie, mais les droits politiques et sociaux de tous les citoyens du même État sans distinction de race ni de religion. Inventé par les savants de Bohême, pieux chercheurs des cendres dispersées de leurs ancêtres, le panslavisme, exclusivement littéraire à l'origine et essentiellement démocratique quand il ne voulait que rapprocher des frères dans la liberté commune, ne tarda pas à se transformer en une vaste machine de réaction et de conquête, dès qu'il fut détourné de son but idéal et ramené à une *idée pratique* sous la haute protection de Sa Majesté le tzar de toutes les Russies. Ainsi compris, le panslavisme devint particulièrement pour les Hongrois une question de vie ou de mort, car il fallait, — comme l'avoua ouvertement Kollar dans son poème, *La Vierge slave*, — qu'il n'y eût plus de Magyars au monde pour que les Slaves, isolés les uns des autres, pussent sceller leur union définitive. Les Hongrois cherchèrent à empêcher le développement de la propagande panslaviste en fortifiant leur propre nationalité et en reconstituant sur les bases de l'égalité et de la liberté leur État fédératif d'autrefois, *unifié* par l'usage d'une longue politique commune. L'Autriche elle-même parut les y aider un moment, jusqu'à ce qu'elle se fut aperçue qu'elle avait moins à craindre pour son despotisme des Panslavistes que des Magyars. Le mouvement libéral se développant en Hongrie plus vite et plus nettement qu'elle ne l'avait prévu, elle n'hésita pas à lui opposer comme une barrière un mouvement suscité de l'étranger et qui ne pouvait lui être nuisible à elle-même que dans le cas, naguère inadmissible, d'une rupture avec la Russie. L'Illyrisme,

excités par le cabinet de Vienne, et ils n'auraient pas pu les combattre, si des armes et des chefs ne leurs avaient pas été fournis. Esclaves eux-mêmes, après avoir coopéré à la ruine de la liberté hongroise, ils savent aujourd'hui ce qu'il en coûte de croire aux promesses de la tyrannie et de triompher avec elle!

Les Saxons et les Valaques de Transylvanie furent, comme les Serbes et les Croates, les agents ou plutôt les dupes de la cour autrichienne. Les premiers, dotés de leur territoire et des plus insignes privilèges par les rois de la Hongrie indépendante, et qui jamais n'avaient eu qu'à se louer des Magyars, avec lesquels ils coopéraient au gouvernement de la principauté, furent véritablement ingrats et traîtres en se faisant les auxiliaires de l'Autriche et ses premiers agents auprès des Roumains encore indécis. Quant à ceux-ci, ils furent plus aveugles que coupables. Quoique ils aient commis d'inexcusables excès, on comprend que dans l'ignorance où les avait laissés un très long servage, ils aient pu se laisser entraîner par des agitateurs habiles à considérer comme des ennemis ceux qui les avaient si longtemps privés de la vie civile et politique. Et pourtant, au moment même où ils réclamaient leurs justes droits, la Diète de Kolosvar proclamait, sur la motion du vieil aveugle Wesselenyi, l'émancipation des paysans transylvains sans distinction de religion ni de race. De même que les Croates et les Serbes furent lancés contre les Hongrois de la Hongrie proprement dite, pour amener l'anéantissement de la liberté constitutionnelle proclamée à Presbourg, les Roumains et les Saxons de la Grande Principauté furent soulevés spécialement dans le but de rendre impossible l'union des deux *Sœurs-Patries*, proclamée le

tout à coup on les avait vus se réunir en de tumultueuses assemblées populaires, refuser d'élire des représentants à la future Diète de Pesth ; se constituer autonomes sur un territoire où ils vivent moins nombreux , au milieu de Magyars, d'Allemands, de Valaques (1), et mettre le nouveau *voïvodat* intimement lié à l'*Illyrie* ; sous le protectorat direct de la couronne *autrichienne*. Pendant qu'un *comité central* amassait de l'argent, des munitions, des soldats, de concert avec les officiers des Confins militaires et avec le consul de Belgrade; les paysans se ruaient sur les villes et les villages non serbes, les saccageaient, en massacraient les habitants. Dès les premiers jours de juin, les révoltés, maîtres de l'arsenal de Titel, et des *Retranchements romains*, formaient un camp retranché à Carlovitz, entamaient la guerre avec la Hongrie sous prétexte de « défendre les droits de l'empereur d'Autriche. »

En Transylvanie, les choses étaient beaucoup moins avancées. Sans ouvrir les hostilités, mais en les préparant, les Saxons et les Roumains pétitionnaient auprès de la Diète transylvaine, qui venait de se réunir, auprès du ministère de Pesth et de l'Empereur, à l'effet d'obtenir que l'union de la principauté avec le royaume ne fût pas prononcée. Ils ne prirent les armes que plus tard, quand l'*Union* eut été votée à Kolosvar et sanctionnée par le roi.

Dans la Hongrie proprement dite, où ils sont nombreux les Roumains, se trouvant directement menacés par les Serbes, se rapprochaient entièrement des Magyars et les remerciaient d'avoir fondé l'égalité civile. De même, les

(1) On compte 1,375,651 Roumains, Allemands, Magyars, contre 808,983 Serbes.

condition que ses sujets exigeaient pour lui prêter leur concours, l'irrita profondément. Il garda les régiments hongrois d'Italie à la disposition de Radetzky, qui venait de sortir de sa tanière de Vérone, promit de rendre les autres, mais ne les rendit point, et continua à ne pas vouloir venir habiter son château de Bude, afin de ne point donner par sa présence au milieu des Magyars un démenti formel aux auxiliaires de l'empire, les agitateurs des races.

Le roi pourtant avait dit (8 août), tout en refusant de venir séjourner dans son château royal : « J'irai, lors de la clôture de la Diète *si la divine providence me le permet!* » Et sur ce mensonge mal dissimulé basant encore son espoir, le cabinet ultra-légal attendit patiemment la sanction de la levée et de l'emprunt. Il fit même une nouvelle concession afin de triompher des dernières hésitations du souverain. Le ministre de la guerre proposa à l'assemblée nationale de maintenir l'organisation des anciens régiments telle qu'elle avait été établie par le cabinet de Vienne contrairement aux perpétuelles réclamations des Diètes de Presbourg. — « Tant que les régiments hongrois marcheront sous le drapeau autrichien, s'écrièrent un grand nombre de représentants, nous ne sommes sûrs, ni d'eux, ni de nous. » — L'assemblée allait rejeter la proposition de Meszàros lorsque Kossuth intervint. Sous la menace de la démission du ministère, les députés acceptèrent une transaction : les anciens régiments durent être maintenus sur le pied autrichien, mais non augmentés d'un bataillon, et les quatre compagnies de réserve qu'on leur adjoindrait seraient organisées à la manière nationale, c'est à dire à l'exclusion de tout élément étranger.

LA VIE OU LA MORT.

Des Karpathes au Bas-Danube
Rugit un horrible ouragan
Aux cheveux épars, au front rouge;
Le Hongrois est seul dans l'orage!

Si je n'étais pas né Hongrois
A cette heure je voudrais l'être,
Car de tous les peuples du monde
Nul n'est plus délaissé que lui!

O mon pauvre peuple orphelin,
Qu'as-tu fait pour qu'on t'abandonne,
Pour que Dieu, Satan, tout s'acharne
A ronger l'arbre de ta vie?

Et ceux qui, si remplis de rage,
Dépouillent les plus vertes branches,
Ce sont ceux qui, durant des siècles,
Vécurent sous l'ombre de l'arbre!

Pourquoi, Croates et Valaques,
Saxons, Serbes, attaquez-vous
Celui qui, des Turcs, des Tartares,
Vous défendit le sabre en main?

En vrais frères nous partageâmes
Tous nos bonheurs avec vous autres;
Nous partageâmes le fardeau
Quand le sort chargea vos épaules.

Voilà votre reconnaissance!
Ameutés par un roi parjure,
Voraces, vous nous déchirez
Comme le corbeau le cadavre...

XIV

Le premier ministère hongrois avait eu peur de la guerre, parce qu'il avait douté de l'énergie de la nation. L'immense mouvement produit par l'appel de 10,000 hommes lui avait prouvé dès le mois de mai que ce peuple, qu'il supposait énervé par le servage et par la domination autrichienne, avait puisé dans la liberté une force nouvelle, était prêt à tous les sacrifices, était capable de tous les héroïsmes. Et dans son aveuglement monarchique, dans sa folie de légalité, ce ministère avait aussitôt arrêté l'élan populaire, remis au lendemain ce qu'il eût pu faire la veille : le salut même de la patrie !

Abandonné de ce misérable roi qu'il avait trop aimé, Batthyany put voir son collègue Kossuth, replacé, sous le coup d'une invasion, à la tête d'un nouveau gouvernement, le *Comité de défense*, trouver instantanément la force de réparer les fautes commises durant tant de mois. Mais, à vrai dire, ce ne furent pas les chefs qui, en septembre 1848, empêchèrent la liberté et la nationalité hongroises d'être écrasées du premier coup. On peut, on doit à la nation cette justice qu'elle se sauva elle-même. On ne lui avait point préparé d'armée. Elle se fit toute entière une armée. Dans les comitats que Jellachich avait à traverser pour atteindre la capitale, il vit partout les ponts coupés, les routes rompues, les villages abandonnés. Les paysans amassés en bandes sous des chefs improvisés, harcelaient son avant-garde, son arrière-garde, à coups de pieux, de fourches et de faux. Les indomptables *csikos* de la *pusza* armaient d'un plomb leurs longs fouets, aveuglaient les cavaliers

jeunes hommes, tout équipés, donnèrent avec enthousiasme des sommes qui ne leur étaient point réclamées, des fourrages, des vivres, des munitions, jusqu'aux cloches de leurs églises fondues en canons. Au mois de septembre 1848, le zèle de la jeunesse hongroise était si vif qu'elle ne voulait point fixer d'autre terme que *la victoire* aux engagements que les magistrats lui présentaient à signer. *Jusqu'à la victoire!* tous les volontaires portaient cette phrase écrite sur leurs chapeaux. Plus tard, lorsque le Russe répondit à l'appel de l'Autrichien vaincu, on s'engageait *jusqu'à la mort*. De ces héroïques jeunes gens furent composés ces admirables bataillons de *Honvéds* (défenseurs de la patrie) qui réalisèrent ce prodige : une infanterie en quelques semaines créée par un peuple de cavaliers et si rapidement perfectionnée que, dès le mois de mars 1849, elle n'attaquait plus qu'à la baïonnette et poussait l'audace jusqu'à se ruier contre les épais escadrons des dragons de l'empire, qu'elle mettait en déroute d'un élan.

Le génie et l'artillerie, — celle-ci atteignit vite une perfection telle que les Autrichiens croyaient avoir affaire à des artilleurs français, — furent improvisés comme l'infanterie. Quant à la cavalerie régulière, bien plus difficile à former, car il faut discipliner à la fois des hommes et des chevaux, elle fut, elle aussi, une production presque instantanée du patriotisme. Quelques régiments de hussards se trouvaient dans le pays même au début de la guerre; ils n'hésitèrent pas à fouler aux pieds les couleurs autrichiennes et arborèrent avec enthousiasme le drapeau tricolore. Dès que le danger de la patrie fut proclamé, les régiments en garnison dans la Bohême, la Moravie, la Gallicie, la Styrie, accoururent, malgré leurs officiers qui les retenaient selon les ordres

fourreau. Il prit rang parmi les premiers volontaires qui coururent défendre la patrie attaquée et bientôt, profitant de ses deux années de service militaire, instructeur naturel de ses jeunes compagnons, il mérita le grade de capitaine dans le vingt-septième ou vingt-huitième bataillon des honvéds (1).

Eût-il le bonheur d'assister à la première bataille, à la première victoire? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit seize mille hongrois, sous Moga, arrêtèrent les trente mille austro-croates du corps d'armée principal de Jellachich à Pakozd, le 29 septembre. Le fier baron se vit obligé de conclure avec « les rebelles » un armistice de trois jours, qu'il rompit dès le second en prenant, par Moor et Gyçer, la route de Vienne. Derrière Jellachich fugitif se précipitèrent les gardes-nationaux des villes, les paysans levés en masse. Devant quatre mille d'entre eux, rangés sous les ordres de Maurice Perczel, de représentant du peuple devenu colonel, et du major Arthur Gœrgey, les huit mille Croates de la réserve de Jellachich mirent bas les armes sans coup férir avec deux généraux, Roth et Philippovich (7 octobre). En même temps, Moga, surpris de *la marche du flanc* exécutée par son adversaire de Pakozd, retrouvait la trace de l'armée impériale, et trop lentement la suivait jusqu'à la frontière autrichienne qu'il n'osa pas franchir sans ordre.

Parmi les gardes nationaux qui coopérèrent à la poursuite de Jellachich était le vieux père de Petœfi. Le jeune poète a immortalisé le dévouement patriotique du boucher-cabaretier en cette poésie, l'une de ses plus belles et par le sentiment qui la dicta, et par l'émotion qu'elle soulève :

(1) Notes de M** de G***.

Ah ! s'il a marché, c'est qu'il n'avait rien.
 Le riche se bat, — non pour la Patrie,
 Plutôt pour sauver le bien de ses pères ;
 Mais l'indigent seul aime sa patrie.

Père bien aimé, jusques à ce jour
 Ce fut moi, ton fils, qui fis ton orgueil ;
 Le sort a changé, changé tout à fait,
 De toi désormais je tire ma gloire

Le chêne civique à ton front est dû.
 Ah ! de te revoir combien il me tarde,
 Afin d'embrasser tremblant de bonheur,
 Ta main qui porta notre saint drapeau.

Mais si je ne dois jamais te revoir,
 Je verrai du moins ta gloire éclatante
 Et sur ton tombeau ce soleil boira
 Les pleurs de ton fils coulant en rosée.

XV

Les Hongrois sont arrivés sur les bords de la Lajtha, ils hésitent à envahir le territoire autrichien. Latour, ministre de la guerre de l'Empire, averti de la défaite de Jellachich, détache cinq bataillons de la garnison de Vienne pour lui porter secours. Mais l'un de ces bataillons, composé d'Italiens, refuse de marcher, la garde nationale et la jeunesse de l'université s'unissent à lui, tout le peuple viennois prend les armes et, pour le salut de la Hongrie, commence une troisième insurrection (6 octobre). Comme les précédentes, cette insurrection fut victorieuse et l'empereur s'enfuit de nouveau, laissant derrière lui le *manifeste du*

XVIII

Bem ne resta à Kolosvar que deux ou trois jours. Après avoir proclamé une amnistie générale, il se déroba aux acclamations populaires et, avec quatre mille hommes, à peine, se rua sur l'ennemi. Du 29 décembre au 3 janvier tout le nord de la Transylvanie fut exploré et, battus à Bethlen, à Naszód, à Becztercze, à Tihucz, les Austro-Valaques furent rejetés en Bukovine. Se retournant aussitôt vers le midi, Bem se porta avec une prodigieuse rapidité contre Puchner, arrêté à Galfalva. Vainqueur le 17 janvier, il se présenta, le 21, sous les murs de l'importante ville saxonne de Nagy-Szeben (Hermannstadt). Mais, n'ayant pu l'enlever d'assaut, il dut reculer en toute hâte au devant des renforts qu'il attendait de Hongrie. Ces renforts ne lui étant pas parvenus à temps, il ne put épargner aux 2,000 hommes qui lui restaient le choc de 12,000 impériaux. Écrasé à Déva, il recula jusqu'à Szerdahely, d'où tout à coup il revint pour venger ses malades et ses blessés, que les Saxons et Valaques de Szasz-Sebes avaient massacrés. Maître de cette petite ville, il s'y vit entouré par Puchner qui le somma de se rendre. Ne daignant répondre, il se jeta sur l'armée ennemie et la traversa; mais, rejoint à Szaszvaros, avec une poignée d'hommes, il tenta la fortune et essuya une défaite complète. On le croyait perdu, peut-être mort. Tout à coup, le 9 février, il reparait à Piski, prend le commandement d'une nouvelle armée de 8,000 hommes, et par une éclatante victoire

Aucune page de l'histoire
 Ne recevra leurs noms obscurs ;
 L'Histoire ne peut pas nommer
 Tous ceux qui succombent en masse.

Honorez les simples soldats,
 Car ils sont plus grands que leurs chefs !

A ceux qui, mutilés, reviennent :
 Un bâton de mendicité !
 Quant à ceux qui meurent, l'oubli
 Emporte jusques à leurs noms...
 Pourtant ils affrontaient en braves
 Le feu, les sabres ennemis !...

Honorez les simples soldats,
 Car ils sont plus grands que leurs chefs.

Ces idées du poète plébéien, Bem les partageait, et la générosité de son cœur était égale à son courage et à son génie. S'il chérissait ses colonels, — il les appelait en souriant ses *maréchaux*, — comme un frère aîné ses jeunes frères, il aimait ses soldats comme s'ils eussent été ses enfants. Il exigeait beaucoup d'eux sans doute, mais de tout il leur donnait lui-même l'exemple : infatigable, malgré sa vieillesse et ses blessures, durant les marches forcées ; impassible au milieu des plus terribles combats, souffrant la faim, le froid, la soif, sans mot dire, et jamais n'abusant de sa position de chef pour se procurer ce dont les simples soldats eussent pu manquer. La paie en retard arrivait-elle, tout l'argent qui lui passait par les mains était immédiatement distribué à ses troupes et pour lui, — quoique Gœrgey l'accusât de prodigalité ! — il ne se

de leur ville (19 mars). A l'exception des deux places fortes de Déva et de Karoly Fehervar, et des montagnes hungaro-transylvaines où Janku errait encore avec les débris de ses bandes, toute la Transylvanie avait été reconquise en trois mois.

Dès qu'on apprit, en Hongrie, ce prodigieux succès, le nom de Bem, naguère si peu populaire, fut acclamé avec un indicible enthousiasme. La Diète le créa feld-maréchal et lui fit porter par une députation la décoration de première classe.

Mais le vieux général fut bien plus ému de la demande que les Sicules lui vinrent adresser à Kronstadt. Aussi simple que grand, il détestait les honneurs et c'était un supplice pour lui que de recevoir des félicitations officielles. Il fit donc un véritable sacrifice à ses *enfants* en consentant à leur accorder la seule récompense qu'ils voulassent accepter pour les éminents services qu'ils lui avaient rendus : une visite à Szepsi-Szent-György, dans le Siège de Haromszek. Il partit donc de Kronstadt un dimanche. Sur la frontière sicule, il trouva la garde nationale, toute composée de vieillards aux cheveux blancs, dont les fils et les petits-fils étaient hussards et honvéds dans son armée; vis à vis des gardes nationaux, armés de lances et de piques, se tenaient, rangées en ligne, les mères des héros, qui, pleurant, sanglotant de joie, avaient peine à crier : *Eljen Bem apánk* (vive notre père Bem) et s'agenouillaient devant le héros comme devant un dieu. Plus loin apparurent les jeunes femmes et les jeunes filles revêtues de leurs plus brillants costumes, dans tout l'éclat de leur beauté, jonchant de fleurs le chemin du triomphe, enguirlandant de rubans le cheval du triomphateur, lui envoyant à lui-même

— Qui vous l'a donné ?

— Mon chef, le général Bem.

— Très bien. Montrez-moi vos papiers !

— Je n'en ai pas.

— Comment ?

— Certainement. Bem m'a donné mon congé de vive voix...

— Ce n'est pas régulier. Je suis en droit de vous croire ou de ne pas vous croire...

— Je ne mens jamais et votre supposition est blessante pour un honnête homme, pour un officier supérieur...

— Qui vous a nommé major ? je ne vous sais que capitaine...

— Je ne suis point assez lâche pour m'affubler d'un collet d'or qui ne m'appartiendrait pas. Bem m'a nommé major sur le champ de bataille et comme général en chef, il en avait le droit. Ce n'est pas ma faute si ma nomination n'est point encore arrivée au ministère...

— Jeune homme, s'écria Klapka, changez de ton avec votre supérieur : car si je ne considérais pas le nom que vous portez, j'aurais déjà perdu patience. Mais vous êtes bien le poète Petœfi ?

— Oui.

— Je connais vos poésies, je les estime... Vous pouvez donc compter sur ma protection...

— Je n'en ai pas besoin...

— Vous le prenez ainsi. Eh bien ! je vous ordonne de retourner immédiatement à votre corps.

— J'ai mon congé, j'en profiterai.

Et il s'en alla. De Szolnok, il écrivit à Klapka :

• Si vous êtes depuis quelques jours, général d'armée,

trouvé aucun intérêt personnel à risquer beaucoup dans le but de relever un « frère » totalement ruiné. Il n'est pas douteux que la Hongrie aurait très gravement compromis la réaction universelle si, franchement républicaine, elle avait couru planter dans la capitale de l'Autriche l'étendard de la démocratie ; et il est certain que l'armée, six fois victorieuse de la Tisza à Comorn, serait entrée à Vienne d'un dernier élan, si elle n'avait été brusquement arrêtée. Par malheur les chefs politiques de la Hongrie indépendante n'eurent pas assez de génie révolutionnaire ; Gœrgey, rêvant des coups d'État royalistes-constitutionnels contre Kossuth, eut peur de trop vaincre, et revint sur ses pas, sous prétexte de prendre la forteresse de Bude. Ce siège inutile dévora, — du 3 au 21 mai, — près de trois précieuses semaines, durant lesquelles Haynau, rappelé d'Italie, ferma la route de Vienne, tandis que le czar, décidé à sauver son « frère », l'Autrichien, faisait avancer au delà des frontières de Gallicie, de Bukovine et de Moldo-Valachie les troupes préparées pour l'invasion de la Hongrie.

Cependant le peuple répéta ce que l'on disait au temps des guerres turques : *La Hongrie vit encore puisque Bude est debout!* Et la dernière victoire de Gœrgey, sa première trahison, lui valut plus d'applaudissements que toute la campagne d'avril !

XXII

Dans le temps où l'on ne connaissait la Hongrie que d'après les histoires autrichiennes, beaucoup de ceux-là mêmes qui ne voulaient pas croire à tous les mensonges

imprimés, se figuraient que, dans un pays tout aristocratique, la guerre nationale de 1848-1849 fut une sorte de roman chevaleresque une gracieuse *Fronde*, légèrement conduite par de galants hussards, amoureux des plus gracieuses amazones. Que les nobles, redevenus les égaux des plébéiens, grâce aux réformes de Presbourg, aient combattu avec les autres citoyens, et qu'un certain nombre de dames, surtout en Transylvanie, chez les Sicules, aient fait preuve d'un patriotisme viril, cela n'est point douteux. Mais ce qu'il faut reléguer dans le domaine des calomnies et des fables, ce sont les « exploits galants » des unes et des autres, les « régiments d'amazones, » les batailles « menées comme des quadrilles » et les « courses de grands seigneurs » armés au milieu de populations indifférentes.

Les femmes, certainement, jouèrent un rôle admirable dans la révolution hongroise. On peut même dire qu'elles furent toutes, — sauf précisément un trop grand nombre de dames de magnats, — les dignes mères, filles, sœurs ou épouses des patriotes. Mais si quelques-unes, simples *bourgeoises* comme M^{me} Beck, se firent les espions du gouvernement national, se glissant à travers les troupes ennemies pour en dévoiler la force et la position, courant jusqu'à Vienne, jusqu'en Allemagne, acheter des armes; si quelques autres, comme Marie Lestück, comme Thérèse X....., purent se glisser dans les rangs des hussards, et même y obtenir des grades et des décorations, sans que leur sexe eût été reconnu; — si enfin l'on vit à Szolnok, des *femmes du peuple* couper les étriers des cuirassiers autrichiens pour les empêcher de fuir et les faire elles-mêmes prisonniers, ou à Kocs, encore des *paysannes*, se ruer pelles, pincettes, broches et fourches en main sur les dragons impériaux, et les

moscovite fut concentrée aux frontières de Gallicie et de Bukovine. Le 15 avril, trente mille hommes furent promis pour reconquérir la Transylvanie. Mais ce fut seulement le 1^{er} mai que la *Gazette de Vienne* annonça officiellement l'intervention; le 11, parut à Saint-Pétersbourg le manifeste de l'empereur de toutes les Russies. Dans l'intervalle, le 6, l'avant-garde de l'armée du maréchal prince Paskiévitch entra à Varsovie.

La Hongrie dénonça aussitôt à toutes les puissances européennes le crime en voie d'exécution contre elle. Le gouvernement de la France, qui intervenait à Rome, ne trouva point d'arguments pour interdire à la Russie d'intervenir en Hongrie. Le ministère anglais, selon son habitude, murmura quelque peu, mais ne lança point vers l'Orient les flottes de la Grande-Bretagne. La Prusse, trop heureuse d'avoir à demi réprimé la révolution, se croisa les bras, et l'Allemagne unitaire, de la réalité retombée dans le rêve, soupira mais ne fit pas le moindre mouvement. Le Piémont, écrasé à Novarre, se trouva impuissant, malgré son ardent désir de voir l'Autriche ruinée et d'y coopérer. Quant à la Turquie, qui comprenait parfaitement de quel intérêt il était pour elle-même que la Russie ne triomphât pas sur le Danube, elle se borna à revendiquer sa neutralité violée par le passage des troupes moscovites à travers les Principautés et n'osa pas tirer l'épée, ne sentant point derrière elle l'Angleterre et la France. Sous la menace de l'universel ennemi, la malheureuse Hongrie ne trouva qu'une alliée, alliée, hélas inutile! l'héroïque Venise, encore libre mais isolée dans ses lagunes, et par terre et par mer entourée d'un infranchissable cercle de fer.

Le 18 mai, le gouvernement hongrois lança une éner-

Ta bénédiction sur nous
Ne viendra pas imméritée,
Puisqu'en ce siècle de parjures,
Nous restons tes derniers fidèles.

Triste était le poète, mais non désespéré; et son illusion, partagée par la nation entière, n'était point, à la veille et au premier moment de l'invasion austro-russe, traitée de folie par les hommes d'État, non plus que par les généraux (1). Jamais, en effet, l'enthousiasme et le dévouement du peuple n'avaient été aussi grands. Les comitats, qui n'avaient pas encore pu fournir leurs recrues, les envoyaient, à mesure qu'ils étaient délivrés des Autrichiens et souvent en nombre plus considérable que la loi n'exigeait. Les chevaux, les fourrages, les vins, les vivres, tout ce qui pouvait être nécessaire à la défense de la patrie était offert, plutôt que donné à la réquisition de l'autorité civile ou militaire. Les volontaires devenaient de jour en jour si nombreux que malheureusement l'on ne trouvait pas de fusils pour les armer. Dans une foule de villages, il ne restait plus que des vieillards et encore disaient-ils : « Jusqu'à présent nous n'avons envoyé que nos fils et nos petits fils à l'armée; à nous maintenant de monter à cheval contre les Russes! »

Abandonnée de l'univers, la Hongrie eût été sauvée par son peuple, si ceux que le peuple avait chargés de le conduire s'étaient élevés à la hauteur de la situation. Par malheur la rivalité du général en chef et du gouverneur éclata juste à l'heure critique où il aurait fallu que tous,

(1) Voir Klapka *Guerre de l'Indépendance*, dans le n° d'avril 1857 de la *Libre Recherche*, p. 47.

tard, quand les diverses armées se concentrèrent à Szeged, ne pouvant qu'éprouver des échecs tant qu'elles n'étaient pas rejointes par la principale, celle du Danube supérieur, la confiance des soldats fut dès l'abord ébranlée par les hésitations de l'autorité civile. Celle-ci, ne sachant plus que faire, donnait tantôt le commandement en chef à Dembinski, tantôt nommait Bem généralissime, tantôt se préparait à tout abandonner à Gœrgey qui n'arrivait pas, parfois même rêvait des folies telles que l'offre de la couronne de Saint-Étienne à un prince de la famille du Czar, au prince de Leuchtenberg ! Ensuite survinrent l'évacuation de Szeged, les défaites de Szœreg et de Debreczen, le désastre de Temesvar, que Bem ne jugeait point irréparable et qui détermina pourtant Kossuth à se démettre de ses fonctions de gouverneur et à investir Gœrgey des pleins pouvoirs civils et militaires (11 août).

Dès lors le dénouement fut rapide. Le dictateur réunit autour de lui 30,000 hommes, les conduisit au milieu des Russes et leur fit mettre bas les armes, dans la plaine de Vilagos (12-13 août). Certains autres chefs, à l'exemple et sur l'ordre de Gœrgey, effectuèrent immédiatement leur reddition. Plusieurs bataillons ou débris de bataillons s'étant encore battus à Lugos, sous les ordres de Kmety, le 15 août, Bem les rallia à quelques autres troupes, qu'il avait enflammées de son invincible espoir. Voulant, malgré la trahison, soutenir ou recommencer la guerre en Transylvanie, il somma Kossuth, déjà réfugié sur le sol turc, de reprendre le pouvoir suprême. Mais l'ex-gouverneur ne voulut point revenir et son absence acheva de désespérer les derniers défenseurs de la patrie. Abandonné par Vecsey, le 16 août, Bem se trouva bientôt à Dobra, en présence

des Russes. Sans calculer leur nombre, il était prêt à leur livrer bataille. Mais il s'aperçut que ses soldats n'avaient plus confiance en personne, pas même en lui, et que beaucoup désertaient. Il demanda donc et obtint un armistice de vingt-quatre heures; puis, laissant à Piski ceux qui ne demandaient qu'à se rendre (19-20 août), avec Guyon, Stein, Kmety et quelques centaines de hussards et de honvéds, fidèles au malheur, il gagna, par les montagnes, la frontière de l'Empire ottoman.

La révolution hongroise était comprimée. D'une armée qui avait tant de fois vaincu l'Autriche et qui, concentrée à temps et bien dirigée, aurait certainement été capable de soutenir durant plusieurs mois encore le poids des masses russes, il ne restait rien que quelques groupes d'hommes, fuyant à l'étranger ou, dans le pays même, errant affamés, se cachant dans les roseaux des marais, au fond des grottes, dans les forêts. Quant aux forteresses, la plupart avaient déjà ouvert leurs portes à l'ennemi. Le drapeau jaune-noir flotta, dès le 17 août, sur les murs d'Arad; Munkács se rendit le 26, Petervàrad le 27, Comorn seule resta debout jusqu'au 5 octobre.

Alors tout fut fini et l'œuvre de la vengeance autrichienne commença. Déjà, à Presbourg, Haynau avait inauguré son commandement en chef en faisant pendre deux officiers de guerre, le baron Ladislas Mednyanski et Philippe Gruber, ainsi qu'un pasteur protestant, coupable d'avoir prêché la guerre sainte. Le 6 octobre à Pesth, l'illustre président du conseil des ministres, tombé du pouvoir, parce qu'il avait échoué en essayant l'impossible, — la conservation du roi autrichien et l'indépendance de la Hongrie, — le comte Louis Batthyany, condamné à être

pendu comme traître, fut fusillé. Le même jour à Arad, les généraux Aulich, Damjanich, Nagy-Sandor, Tœrœk, Lahner, Vecsey, Knerich, Poltenberg, Leinengen, qui s'étaient rendus soit aux Russes, soit aux Autrichiens, se fiant à leur bonne foi, furent pendus. Par *grâce spéciale*, le colonel Lazar, les généraux Schweidel, Ernest Kiss et Dessewffy, auxquels la vie sauve avait été promise, furent fusillés. Plus tard encore à Arad, périt le colonel Kazinczy ; le brave Alexandre Kiss ne se déroba à une mort infamante qu'en buvant un poison végétal. A Pesth, des officiers, tels que le prince Weroniecki, Giron et Abancourt furent pendus, avec plusieurs commissaires du gouvernement, comme Jeszenak, et d'anciens membres de la Diète, comme le vicux Sigismond Perenyi, président de la Table des Magnats, et Emeric Szacsvay, secrétaire de la chambre des députés, tous les deux signataires de la déclaration d'indépendance.

Des milliers de citoyens comparurent devant les commissions militaires de Haynau et par elles furent condamnés à cinq, dix, vingt ans de prison et de travaux forcés. Des milliers de soldats, contrairement aux promesses verbales et même écrites, faites à leurs chefs, furent enrôlés de force dans l'armée impériale, ou bien abandonnés sans solde, exposés à mourir de faim. L'Autriche victorieuse emprisonna jusqu'à des femmes, en fouetta quelques-unes, aux cris d'indignation de tout ce qui a un cœur d'homme dans l'univers entier. La confiscation générale des biens des martyrs et des exilés, pendus en effigie, d'ignobles rapines, commises au détriment des malheureux paysans qui s'étaient battus pour la patrie ou seulement avaient pleuré sur elle, des courses de gendarmes à travers les

	Pages.
VI. <i>La vie de Bohême dans les steppes.</i>	28
La Basse Hongrie	29
Les voix d'Eger	32
Chansons à boire.	34
Maitre Paul	35
Les chansons du pâtre	37
VII. <i>Les habitants de la Puszta.</i>	39
La chanson du csikos	40
La jument volée	41
Le bétyar	42
Coup pour coup	43
VIII. <i>L'hospitalité magyare</i>	46
L'hôtesse d'Hortobagy	<i>ib.</i>
Les préoccupations d'un homme qui a soif	47
La fête du cochon	49
IX. <i>A quoi l'on reconnaît les vrais amis</i>	51
Prophétie	<i>ib.</i>
Chant patriotique	55
Ami félon.	57
X. <i>Sur le chemin de la gloire</i>	59
On ne peut défendre à la fleur.	65
XI. <i>Comment le succès ne suffit pas au poète</i>	66
Carmen lugubre	67
Le soir.	68
A Etelka	71
XII. <i>L'amour et la mort</i>	<i>ib.</i>
LES FEUILLES DE CYPRES	72
XIII. <i>Le rieur misanthrope</i>	79
Amusez-vous.	<i>ib.</i>
Le monde et moi.	80
Le fou.	82
Pour chaque fleur	85
XIV. <i>Le poète livré aux critiques</i>	87

	Pages.
La plaine de M.	156
Mes chants	159

DEUXIÈME PARTIE.

LA RÉVOLUTION 1847-1849.

I. <i>Les deux poètes nationaux</i>	163
L'Appel (<i>Szózat</i>) de <i>Væræsmarty</i>	164
II. <i>Libéralisme et démocratie</i>	167
Les poltrons aux petites âmes	174
III. <i>Agitation libérale. — Les élections de 1847.</i>	175
Contre les conservateurs	176
Les Hongrois à l'étranger	178
A M ^{mes} Batthyanyi et Karolyi.	179
Le peuple	180
Le Palais et la Chaumière	181
La Transylvanie	184
Le Dieu des Hongrois	187
IV. <i>La Diète de Presbourg et la révolution de Février.</i>	188
Les Héros en paroles	190
Le fleuve rouge	192
V. <i>Hommes politiques et jeunes gens</i>	196
VI. <i>La grande journée de Petöfi. — Le quinze mars.</i>	201
Debout, Hongrois	203
Le quinze mars	207
VII. <i>Après la victoire</i>	210
La colonne renversée	212
VIII. <i>Patriotes et républicains</i>	218
Ladislav Bien-Bien	219
Le roi et son serviteur fidèle	221

